

.....

CHAPITRE VIII.

Le général Junot nommé ambassadeur en Portugal. — Anecdote sur ce général. — La poudre et *la titus*. — Le grognard récalcitrant, et Junot faisant l'office de perruquier. — Emportemens de Junot. — Junot, gouverneur de Paris, bat les employés d'une maison de jeu. — L'empereur le réprimande dans des termes de mauvais augure. — Adresse de Junot au pistolet. — La pipe coupée, etc. — La belle Louise, maîtresse de Junot. — La femme de chambre de madame Bonaparte rivale de sa maîtresse. — Indulgence de Joséphine. — Brutalité d'un jockey anglais. — NAPOLÉON, ROI D'ITALIE. — Second voyage de Constant en Lombardie. — Contraste entre ce voyage et le premier. — Baptême du second fils du prince Louis. — Les trois fils d'Hortense, fileuls de l'empereur. — L'impératrice aimant à suivre l'empereur dans ses voyages. — Anecdote à ce sujet. — L'empereur obligé malgré lui d'emmener l'impératrice. — Joséphine à peine vêtue dans la voiture de l'empereur. — Séjour de l'empereur à Brienne. — Mesdames de Brienne et de Loménie. — Souvenirs d'enfance de l'empereur. — Le dîner, wisk, etc. — Le champ de la Rothière. — L'empereur se plaisant à dire le nom de chaque localité. — Le paysan de Brienne et l'empereur. — La mère Marguerite. — L'empereur

reur lui rend visite, cause avec elle et lui demande à déjeuner. — Scène de bonhomie et de bonheur. — Nouvelle anecdote sur le duc d'Abrantès. — Junot et son ancien maître d'école. — L'empereur et son ancien préfet des études. — Bienfaits de l'empereur à Brienne. — Passage par Troyes. — Détresse de la veuve d'un officier-général de l'ancien régime. — L'empereur accorde à cette dame une pension de mille écus. — Séjour à Lyon. — Soins délicats, mais non désintéressés, du cardinal Fesch. — Générosité de son éminence bien rétribuée. — Passage du Mont-Cenis. — Litières de Leurs Majestés. — Halte à l'hospice. — Bienfaits accordés par l'empereur aux religieux. — Séjour à Stupinigi. — Visite du pape. — Présens de Leurs Majestés au pape et aux cardinaux romains. — Arrivée à Alexandrie. — Revue dans la plaine de MARENGO. — L'habit et le chapeau de Marengo. — Le costume de l'empereur à Marengo, prêté à David pour un de ses tableaux. — Description de la revue. — Le nom du général Desaix. — Souvenir triste et glorieux. — Entrevue de l'empereur et du prince Jérôme. — Cause du mécontentement de l'empereur. — Jérôme et Miss Paterson. — Le prince Jérôme va délivrer des Génois prisonniers à Alger. — Affection de Napoléon pour Jérôme.

LORSQUE le général Junot fut nommé ambassadeur en Portugal, je me rappelai une anecdote passablement comique et qui avait fort égayé l'em-

perneur. Au camp de Boulogne, l'empereur avait fait mettre à l'ordre du jour que tout militaire ait à quitter la poudre et à se coiffer à la Titus. Beaucoup murmurèrent, mais tous finirent par se soumettre à l'ordre du chef, hormis un vieux grenadier appartenant au corps commandé par le général Junot. Ne pouvant se décider au sacrifice de ses cadenettes et de sa queue, ce brave jura qu'il ne s'y résignerait que dans le cas où son général voudrait bien lui-même couper la première mèche. Tous les officiers qui s'employèrent dans cette affaire ne pouvant obtenir d'autre réponse, la rapportèrent au général. « Qu'à cela ne tienne, répondit celui-ci, faites-moi venir ce drôle. » Le grenadier fut appelé, et le général Junot porta sur une tresse grasse et poudrée le premier coup de ciseaux; puis il donna vingt francs au grognard, qui s'en alla content faire achever l'opération chez le barbier du régiment.

L'empereur ayant appris cette aventure en rit de tout son cœur, et approuva fort le général Junot, à qui il fit compliment de sa condescendance.

On pourrait citer mille traits pareils de la bonté mêlée de brusquerie militaire qui caractérisait le général Junot. On en pourrait citer aussi d'une autre espèce et qui feraient moins d'honneur à sa tête. Le peu d'habitude qu'il avait de se contraindre le

jétait parfois dans des emportemens dont le résultat le plus ordinaire était l'oubli de son rang et de la réserve qu'il aurait dû lui imposer. Tout le monde sait son aventure de la maison de jeu dont il déchira les cartes, bouleversa les meubles et rossa banquiers et croupiers, pour se dédommager de la perte de son argent. Le pis est qu'il était alors gouverneur de Paris. L'empereur, informé de cet esclandre, l'avait fait venir et lui avait demandé, fort en colère, s'il avait juré de vivre et de mourir fou. Cela aurait pu, dans la suite, être pris pour une prédiction, lorsque le malheureux général mourut dans des accès d'aliénation mentale. Il répondit avec peu de mesure aux réprimandes de l'empereur, et fut envoyé, peut-être pour avoir le temps de se calmer, à l'armée d'Angleterre. Ce n'était pas seulement dans les maisons de jeu que le gouverneur de Paris compromettait ainsi sa dignité. On m'a conté de lui d'autres aventures d'un genre encore plus gai, mais dont je dois m'interdire le récit. Le fait est que le général Junot se piquait beaucoup moins de respecter les convenances que d'être un des plus habiles tireurs au pistolet de l'armée. En se promenant dans la campagne, il lui arrivait souvent de lancer son cheval au galop, un pistolet dans chaque main, et il ne manquait jamais d'abattre en passant la tête des canards ou

des poules qu'il prenait pour but de ses coups. Il coupait une petite branche d'arbre à vingt-cinq pas, et j'ai même entendu dire (je suis loin de garantir la vérité de ce fait) qu'il avait une fois, avec le consentement de la partie dont son imprudence mettait ainsi la vie en péril, coupé par le milieu du tuyau une pipe en terre, et à peine longue de trois pouces, qu'un soldat tenait entre ses dents.

Dans le premier voyage qu'avait fait madame Bonaparte en Italie pour rejoindre son mari, elle s'était arrêtée quelque temps à Milan. Elle avait alors à son service une femme de chambre nommée Louise, grande et fort belle, et qui avait des bontés bien payées pour le brave Junot. Sitôt son service fait, Louise, encore plus parée que madame Bonaparte, montait dans un élégant équipage, parcourait la ville et les promenades, et souvent éclipsait la femme du général en chef. De retour à Paris, celui-ci obligea sa femme à congédier la belle Louise, qui, abandonnée de son inconstant amant, tomba dans une grande misère. Je l'ai vue souvent depuis venir chez l'impératrice Joséphine demander des secours qui lui furent toujours accordés avec bonté. Cette jeune femme, qui avait osé rivaliser d'élégance avec madame Bonaparte, a fini, je crois, par épouser un jockey anglais, qui l'a rendue fort mal-

heureuse, et elle est morte dans le plus misérable état.

Le premier consul de la république française, devenu *empereur des Français*, ne pouvait plus se contenter en Italie du titre de président. Aussi de nouveaux députés de la république cisalpine passèrent les monts, et réunis à Paris en consulte, ils déférèrent à Sa Majesté le titre de roi d'Italie, qu'elle accepta. Peu de jours après son acceptation l'empereur partit pour Milan, où il devait être couronné. Je retournai avec le plus grand plaisir dans ce beau pays, dont, malgré la fatigue et les dangers de la guerre, il m'était resté les plus agréables souvenirs. Maintenant les circonstances étaient bien différentes. C'était comme souverain que l'empereur allait traverser les Alpes, le Piémont et la Lombardie, dont il avait fallu, à notre premier voyage, emporter militairement chaque gorge, chaque rivière et chaque défilé. En 1800, l'escorte du premier consul était une armée; en 1805, ce fut un cortège tout pacifique de chambellans, de pages, de dames d'honneur et d'officiers du palais.

Avant son départ, l'empereur tint à Saint-Cloud, sur les fonts baptismaux, avec Madame-mère, le prince Napoléon-Louis, second fils du prince Louis, frère de Sa Majesté. Les trois fils de la reine Hortense eurent, si je ne me trompe, l'empereur

pour parrain. Mais celui qu'il affectionnait le plus était l'aîné des trois, le prince Napoléon-Charles, qui est mort à cinq ans, prince royal de Hollande. Je parlerai plus tard de cet aimable enfant, dont la mort fit le désespoir de son père et de sa mère, fut un des plus grands chagrins de l'empereur, et peut être considérée comme la cause des plus graves événemens.

Après les fêtes du baptême, nous partîmes pour l'Italie. L'impératrice Joséphine était du voyage. Toutes les fois que cela se pouvait, l'empereur aimait à l'emmener avec lui. Pour elle, elle aurait voulu toujours accompagner son mari, que cela fût possible ou non. L'empereur tenait le plus souvent ses voyages fort secrets jusqu'au moment du départ, et il demandait à minuit des chevaux pour aller à Mayence, ou à Milan, comme s'il se fût agi d'une course à Saint-Cloud ou à Rambouillet.

Je ne sais dans lequel de ses voyages Sa Majesté avait décidé de ne point emmener l'impératrice Joséphine. L'empereur était moins effrayé de cette suite de dames et de femmes qui formaient la suite de Sa Majesté, que des embarras causés par les paquets et les cartons dont elles sont ordinairement accompagnées. Il voulait de plus voyager rapidement et sans faste, et épargner aux villes qui se

trouveraient sur son passage un énorme surcroît de dépense.

Il ordonna donc que tout fût prêt pour le départ à une heure du matin, heure à laquelle l'impératrice était ordinairement endormie; mais en dépit de toutes les précautions, une indiscretion avertit l'impératrice de ce qui allait se passer. L'empereur lui avait promis qu'elle l'accompagnerait dans son premier voyage. Il la trompait cependant, et il partait sans elle!... Aussitôt elle appelle ses femmes; mais impatientée de leur lenteur, Sa Majesté saute à bas du lit, passe le premier vêtement qui se trouve sous sa main, court hors de sa chambre, en pantoufles et sans bas. Pleurant comme une petite fille que l'on reconduit en pension, elle traverse les appartemens, descend les escaliers d'un pas rapide, et se jette dans les bras de l'empereur, au moment où il s'apprêtait à monter en voiture. Il était grand temps, car une minute plus tard, celui-ci était parti. Comme il arrivait presque toujours en voyant couler les pleurs de sa femme, l'empereur s'attendrit; elle s'en aperçoit, et déjà elle est blottie au fond de la voiture; mais sa majesté l'impératrice est à peine vêtue. L'empereur la couvre de sa pelisse, et avant de partir il donne lui-même l'ordre qu'au premier relais sa femme trouve tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

L'empereur, laissant l'impératrice à Fontainebleau, se rendit à Brienne, où il arriva à six heures du soir. Mesdames de Brienne et de Loménie et plusieurs dames de la ville l'attendaient au bas du perron du château. Il entra au salon, et fit l'accueil le plus gracieux à toutes les personnes qui lui furent présentées. De là il passa dans les jardins, s'entretenant familièrement avec mesdames de Brienne et de Loménie, et se rappelant avec une fidélité de mémoire surprenante les moindres particularités du séjour qu'il avait fait, dans son enfance, à l'école militaire de Brienne.

Sa Majesté admit à sa table ses hôtes et quelques personnes de leur société. Elle fit après le dîner une partie de wisk avec mesdames de Brienne, de Vandœuvre et de Nolvres; et, au jeu comme à table, la conversation de l'empereur paraissait animée, pleine d'intérêt, et lui-même d'une gaieté et d'une affabilité dont tout le monde était ravi.

Sa Majesté passa la nuit au château de Brienne, et se leva de bonne heure pour aller visiter le champ de la Rothière, une de ses anciennes promenades favorites. L'empereur parcourut avec le plus grand plaisir ces lieux où s'était passée sa première jeunesse. Il les montrait avec une espèce d'orgueil, et chacun de ses mouvemens, chacune

de ses réflexions semblait dire : « Voyez d'où je suis parti, et où je suis arrivé. »

Sa Majesté marchait en avant des personnes qui l'accompagnaient, et elle se plaisait à nommer la première les divers endroits où elle se trouvait. Un paysan, la voyant ainsi écartée de sa suite, lui cria familièrement : « Eh! citoyen, l'empereur va-t-il bientôt passer? — Oui, répondit l'empereur » lui-même; prenez patience. »

L'empereur avait demandé la veille à madame de Brienne des nouvelles de la mère Marguerite; c'était ainsi qu'on appelait une bonne femme qui occupait une chaumière au milieu du bois, et à laquelle les élèves de l'école militaire avaient autrefois coutume d'aller faire de fréquentes visites. Sa Majesté n'avait point oublié ce nom, et elle apprit avec autant de joie que de surprise que celle qui le portait vivait encore. L'empereur, en continuant sa promenade du matin, galopa jusqu'à la porte de la chaumière, descendit de cheval, et entra chez la bonne paysanne. La vue de celle-ci avait été affaiblie par l'âge; et d'ailleurs l'empereur avait tellement changé, depuis qu'elle ne l'avait vu, qu'il lui eût été, même avec de bons yeux, difficile de le reconnaître. « Bonjour, la mère Marguerite, dit » Sa Majesté en saluant la vieille; vous n'êtes donc pas curieuse de voir l'empereur? — Si fait, mon

» bon monsieur; j'en serais bien curieuse; et si
 » bien que voilà un petit panier d'œufs frais que
 » je vas porter à Madame; et puis je resterai au
 » château pour tâcher d'apercevoir l'empereur. Ça
 » n'est pas l'embarras, je ne le verrai pas si bien
 » aujourd'hui qu'autrefois, quand il venait avec
 » ses camarades boire du lait chez la mère Mar-
 » guerite. Il n'était pas empereur dans ce temps-
 » là; mais c'est égal: il faisait marcher les autres;
 » dame! fallait voir. Le lait, les œufs, le pain bis,
 » les terrines cassées, il avait soin de me faire tout
 » payer, et il commençait lui-même par payer son
 » écot. — Comment! mère Marguerite, reprit en
 » souriant Sa Majesté, vous n'avez pas oublié Bo-
 » naparte? — Oublié! mon bon monsieur; vous
 » croyez qu'on oublie un jeune homme comme
 » ça, qui était sage, sérieux, et même quelquefois
 » triste, mais toujours bon pour les pauvres
 » gens. Je ne suis qu'une paysanne; mais j'aurais
 » prédit que ce jeune homme-là ferait son chemin.
 » — Il ne l'a pas trop mal fait, n'est-ce pas? —
 » Ah dame! non. »

Pendant ce court dialogue, l'empereur avait
 d'abord tourné le dos à la porte, et par consé-
 quent au jour, qui ne pouvait pénétrer que par là
 dans la chaumière. Mais peu à peu Sa Majesté
 s'était rapprochée de la bonne femme, et lorsqu'il

fut tout près d'elle, l'empereur, dont le visage se
 trouvait alors éclairé par la lumière du dehors,
 se mit à se frotter les mains, et à dire, en tâchant
 de se rappeler le ton et les manières qu'il avait eues
 dans sa première jeunesse, lorsqu'il venait chez
 la paysanne: « Allons, la mère Marguerite! du lait,
 » des œufs frais; nous mourons de faim. » La
 bonne vieille parut chercher à rassembler ses sou-
 venirs, et elle se mit à considérer l'empereur avec
 une grande attention. — Oh bien! la mère,
 » vous étiez si sûre tout-à-l'heure de reconnaître
 » Bonaparte? nous sommes de vieilles connais-
 » sances, nous deux. » La paysanne, pendant que
 l'empereur lui adressait ces derniers mots, était
 tombée à ses pieds. Il la releva avec la bonté la
 plus touchante, et lui dit: « En vérité, mère Mar-
 » guerite, j'ai un appétit d'écolier. N'avez-vous
 » rien à me donner? » La bonne femme, que son
 bonheur mettait hors d'elle-même, servit à Sa
 Majesté des œufs et du lait. Son repas fini, Sa
 Majesté donna à sa vieille hôtesse une bourse
 pleine d'or, en lui disant: « Vous savez, mère Mar-
 » guerite, que j'aime qu'on paie son écot. Adieu,
 » je ne vous oublierai pas. » Et, tandis que l'em-
 pereur remontait à cheval, la bonne vieille, sur
 le seuil de sa porte, lui promettait, en pleurant de
 joie, de prier le bon Dieu pour lui.

A son lever, Sa Majesté s'était entretenue avec quelqu'un de la possibilité de retrouver d'anciennes connaissances, et on lui avait raconté un trait du général Junot qui l'avait beaucoup diverti. Le général se trouvant à son retour d'Égypte à Montbard, où il avait passé plusieurs années de son enfance, avait recherché avec le plus grand soin ses camarades de pension et d'espionneries, et il en avait retrouvé plusieurs avec lesquels il avait gaiement et familièrement causé de ses premières fredaines et de ses tours d'écolier. Ensuite, ils étaient allés ensemble revoir les différentes localités, dont chacune réveillait en eux quelque souvenir de leur jeunesse. Sur la place publique de la ville, le général aperçoit un bon vieillard qui se promenait magistralement, sa grande canne à la main. Aussitôt il court à lui, se jette à son cou et l'embrasse à l'étouffer à plusieurs reprises. Le promeneur se dégageant à grand'peine de ses chaudes accolades, regarde le général Junot d'un air ébahi, et ne sait à quoi attribuer une tendresse si expressive de la part d'un militaire portant l'uniforme d'officier supérieur, et toutes les marques d'un rang élevé. « Comment, s'écrie celui-ci, vous ne me reconnaissez pas? — Citoyen général, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai aucune idée... — Eh! morbleu, mon cher maître, vous

avez oublié le plus paresseux, le plus libertin, le plus indisciplinable de vos écoliers. — Mille pardons, seriez-vous M. Junot? — Lui-même, » répond le général en renouvelant ses embrassades et en riant avec ses amis des singulières enseignes auxquelles il s'était fait reconnaître. Pour sa majesté l'empereur, si la mémoire eût manqué à quelqu'un de ses anciens maîtres, ce n'est point sur un signalement de ce genre qu'il aurait été reconnu, car tout le monde sait qu'il s'était distingué à l'École militaire par son assiduité au travail, et par la régularité et le sérieux de sa conduite.

Une rencontre du même genre, sauf la différence des souvenirs, attendait l'empereur à Brienne. Pendant qu'il visitait l'ancienne école militaire tombée en ruines, et désignait aux personnes qui l'entouraient l'emplacement des salles d'étude, des dortoirs, des réfectoires, etc., on lui présenta un ecclésiastique qui avait été sous-préfet d'une des classes de l'école. L'empereur le reconnut aussitôt, et jeta une exclamation de surprise. Sa Majesté s'entretint plus de vingt minutes avec ce monsieur, et le laissa pénétré de reconnaissance.

L'empereur, avant de quitter Brienne pour retourner à Fontainebleau, se fit remettre par le maire une note des besoins les plus pressans de la commune, et il laissa, à son départ, une somme